Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1295

Artikel: À priori, les étrangers sont de "bonnes personnes"
Autor: Pahud, Claude / Ngoenha, Severino
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1015070

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A priori, les étrangers sont de «bonnes personnes»

Severino Ngoenha, docteur en philosophie, est privat-docent à l'Université de Lausanne, où il donne un cours sur la pensée africaine. Il nous parle de l'attitude des Mozambicains envers les étrangers. (Interview: cp)

— Comment les premières rencontres entre les Mozambicains et les Blancs se sont-elles passées?

Au 15ème siècle, les Portugais arrivent au Mozambique. Ils y établissent les premiers comptoirs économiques, mais surtout utilisent ce pays comme lieu de repos, avant de continuer leur route. Le Mozambique est devenu un lieu de rencontre, entre l'Europe, L'Afrique et l'Asie.

Les premiers Blancs arrivés sont appelés «Molungo», mot qui veut dire «bonne personne». Ces étranges étrangers sont très bien accueillis: ils reçoivent nourriture, terre, femme... Les Mozambicains leur donnent le meilleur d'eux-mêmes. Grâce à cet à priori positif pour les nouveaux arrivants, les personnes extérieures sont présumées «bonnes», donc susceptibles d'être accueillies, d'être associées à l'art de vivre local et au partage des biens disponibles.

Puis, à la fin du XIXème siècle, il y eut l'esclavage, le colonialisme portugais...

— Le Mozambique a été un terrain d'évangélisation pour les missionnaires vaudois: parlez-nous de l'accueil qu'ils ont reçus.

A Lausanne, au XIXème siècle, à l'ère du protestantisme triomphant, un mouvement missionnaire important arrive au Mozambique. L'accueil est ambivalent. Le Vaudois est blanc, comme le Portugais; mais il est protestant, alors que le Portugais est catholique. Il ne parle pas la même langue, n'a pas les mêmes mœurs; surtout ses intentions sont différentes. Il se dit porteur d'une parole qui n'est pas destructrice. La méfiance néanmoins est de mise: même pigmentation, langue tout aussi incompréhensible, patrie tout aussi lointaine, religion semblable, même si prétendument différente. Il a fallu du temps pour que le flirt s'établisse avec les populations locales.

L'homme blanc est resté, à cette époque, défini comme «molungo», mais le terme n'a plus la connotation de «bonne personne», à cause des atrocités commises pendant la colonisation, qui ont contraint la population à la méfiance. Les Vaudois se sont vus qualifiés de «mofundisse» – la personne qui enseigne. Ce sont les pasteurs vaudois qui ont les premiers établi la grammaire de ma langue natale. Une distinction s'est faite entre le Blanc portugais et son attitude négative, et le «mofundisse», qui, quoique blanc, a une démarche différente.

Les missionnaires ont demandé à s'installer dans certaines zones, ce qui est systématiquement accepté. L'à priori de la population mozambicaine est positif, malgré le fait que ces missionnaires ont des savoir-faire, une culture, qui sont différents, voire aberrants pour les Mozambicains. Ils sont associés à ce qui est propre à notre culture. Si vous voulez une place pour bâtir votre maison, si vous n'avez pas de quoi manger, de quoi bâtir, on vous donne le nécessaire, on donne l'amitié, on vous apprend la langue, on vous associe aux rites d'initiation. On aide l'étranger à construire sa maison, pas parce qu'il est blanc, mais parce qu'il vient de loin pour s'établir.

La famille, les ethnies, sont de grandes familles; les hommes ont plusieurs femmes. A ces missionaires qui sont là, tout seuls le soir, les familles envoyent une jeune fille, pour partager les choses les plus immédiates. Mais les pasteurs vaudois étaient mariés et la question se posait rarement. Quand des jeunes filles sont venues, on leur envoyait de jeunes hommes, cela se faisait aussi dans ce sens. Les Mozambicains trouvaient les refus étranges.

— Qu'en est-il de l'immigration venue d'autres pays africains?

Normalement, il n'y a pas véritablement d'Africains immigrés. Il y a eu des mouvements de population par grands groupes. La question n'était pas d'accueillir telle personne, la question était d'accueillir l'ensemble du groupe. A partir de 1885, où les puissances coloniales vont délimiter les frontières, les ethnies sont partagées. Ainsi, si elles passent les frontières, il n'y a pas vraiment d'immigration, puisqu'elles transitent dans leur petit monde.

Traditionnellement, le Mozambique est un pays d'émigration, surtout depuis la découverte des mines d'or en Afrique du Sud. Ces dernières années, le phénomène a changé. Depuis l'indépendance, en 1975, on a dû accueillir des Zimbabwéens, à la suite de la guerre. Le gouvernement leur a ouvert le pays et ils ont pu faire la guerre depuis chez nous. Plus tard on a accueilli – outre les gens de l'Est qui venaient comme coopérants – des Chiliens, après la chute de Salvador Allende. Nombre de personnes sont venues au Mozambique, non comme coopérants, mais comme réfugiés politiques. Il y a également de nombreux Cubains qui ne veulent pas rentrer à Cuba, ce ne sont pas des coopérants, mais au fond, des réfugiés économiques.

Notre culture nous porte à donner le meilleur de nous: meilleures maisons, meilleurs travaux, meilleures situations sociales et économiques, qu'aux Mozambicains eux-mêmes. On a créé des structures d'accueil, des maisons, des centres sportifs, et intégré ces personnes dans notre vie culturelle. Ainsi, la politique gouvernementale a coïncidé avec l'attitude de la population; ou plutôt, le gouvernement a fait coïncider sa position avec celle de la population.

— Et la nouvelle immigration des Bœrs d'Afrique du Sud?

Avec Mandela au pouvoir, il y a des accords qui nous amènent à accueillir des Bœrs, – agriculteurs. Il y a des villages où il y a 50 à 60 personnes. S'il arrive 50 familles – et les Sud-Africains sont africains au niveau de la famille: ils ont de 4 à 6 enfants – il y a plus de Boers que de population locale. Avec 99% de la population qui est agricultrice, avec l'exode rural, les étrangers qui s'installent massivement prennent du pouvoir. C'est un problème politique important.

Partout où ils sont allés, ils n'ont pas trouvé de résistance majeure, mais au contraire un appui constant, malgré des attitudes méprisantes. A-t-on tiré toutes les leçons de l'histoire? Ne vont-ils pas pratiquer l'apartheid au Mozambique?

Le Mozambique accueille également de nombreux Portugais, notamment des agriculteurs de Madeira, une des zones les plus pauvres du Portugal. Ils viennent travailler comme coopérants, faute de pouvoir émigrer dans des pays européens; le Sud résorbe-t-il ainsi une partie du chômage qui sévit au Nord? ■